

Les provinces sud-caspiennes des églises syriennes / J. M. Fiey. —
Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques
et arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de
recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 2, n° 2 (1971), pp.
329-343.

Bibliogr.

I. Eglise syrienne — Caspienne, Région de la mer. II. Christianisme —
Caspienne, Région de la mer. III. église — Histoire — ca 30-600
(église primitive).

PER L1183 / FT36774P

LES PROVINCES SUD-CASPIENNES DES ÉGLISES SYRIENNES

PAR

J. M. FIEY

Dans les textes chrétiens, syriaques et arabes, apparaissent sporadiquement des noms de régions qui, reportées sur la carte, forment un arc de cercle à peu près complet autour de la partie sud de la Caspienne.

Ce sont, d'ouest en est: le Mūqān, maintenant en Union Soviétique; puis les provinces iraniennes du Gilān, avec son arrière-pays montagneux le Daylam; le district central où se trouve aujourd'hui Téhéran, où était naguère Rayy; Amol et le Ṭabaristān, aujourd'hui Mazandérān; et enfin le Gurgān ou Hyrcanie, à côté de l'autre frontière soviétique.

Nous avons déjà étudié (1) la partie centrale, avec Rayy, qui eut un évêque à partir de 410, devint métropole vers 800, et d'où le Christianisme disparut avec le massacre par les Mongols, en 1219, de la majorité des habitants de la ville.

D'ABORD LES GÈLES?

Parmi les autres provinces, la première qui aurait été atteinte par le Christianisme serait le Gilān (2). Sans retenir la prétention de Bar Hébraeus (3) qu'ils auraient été convertis par Addaï (alors qu'historiquement cet Apôtre ne semble pas avoir dépassé Édesse), la première mention digne de foi de Gèles chrétiens apparaît dans le *Liber legum regionum*.

(1) *Médie chrétienne*, dans *Parole de l'Orient*, I.2, 1970, p. 378-382. Y ajouter YOḤAN-NĀN, métropolitain de Rayy, au sacre d'Élie III en 1111, SLIWA, ar. p. 103.

(2) Réf. dans LE STRANGE, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 172-175 et B. SPULER, *E.I.*², II (1965), p. 1137-1138, s.v. Gilān.

(3) L'affirmation de Bar Hébraeus, *Chron. eccl.*, II, col. 15, qu'ils avaient été convertis par l'Apôtre Addaï lui-même est trop tardive pour mériter créance.

Tels que les décrit Philippe, disciple de Bardésane, entre 196 et 226, ces Gèles avaient de curieuses coutumes. Tous les durs travaux, semailles, moisson, construction, etc., étaient faits par les femmes, qui du coup ne portaient ni vêtements colorés ni même chaussures et ne se parfumaient pas. Ceci était réservé aux hommes, qui y ajoutaient des vêtements bariolés, des bijoux d'or et des pierres précieuses, et dont l'occupation préférée, pour ne pas dire unique, était la chasse, et la guerre quand besoin était.

Tout ceci était façons de voir que le Christianisme n'avait pas de raison de changer car il n'était pas encore question alors de l'émancipation de la femme, et les mêmes coutumes se retrouveront en 982 (4). Ce qui était plus répréhensible, bien que ces messieurs n'y aient pas vu d'objection, était que les dames gèles étaient connues pour leurs rapports très libres avec les étrangers et les esclaves. Un des effets de leur conversion au Christianisme, nous dit le prude Philippe, fut d'y mettre le holà (5).

S'il est peut-être un peu optimiste de penser que le Christianisme avait déjà changé les mœurs de tout un peuple, dès la fin du deuxième siècle, on peut cependant retenir le témoignage de son existence, ce qui n'est déjà pas si mal.

La mention suivante de chrétiens dans la région se trouve dans la passion des vingt martyrs gèles (6), vers le 12 avril 351. Ces Gèles pratiquaient leur sport national dans l'armée de Sapor II quand ce dernier, partant en guerre contre les Byzantins et sur le point de passer l'Euphrate, voulut s'assurer de la fidélité de ses troupes en leur demandant d'adorer « le soleil, la lune et le feu ».

Le texte donne les noms de 9 des 18 soldats gèles chrétiens qui refusèrent d'obéir à l'ordre, ainsi que de deux femmes qui les accompagnaient, et qui tous furent mis à mort. Trois soldats portent des noms syriaques: Bṛīhīšō', 'Awdīšō' et ʾĪtālāhā; ce n'est peut-être pas par hasard que les deux premiers (considérés comme meneurs?) sont interrogés d'abord et

(4) C'était encore les femmes qui s'occupaient de l'agriculture en 982, *Ḥudūd al-'ālam*, p. 136 sq.

(5) *P.S.*, I, 2, § 30, col. 586-589 et § 46, col. 608-609, dans une réfutation de ceux qui croient à l'influence des signes du zodiaque.

(6) *BHO*, 180, 1043; *A.M.S.* IV, p. 166-170; *Šuhadā' al-Mašriq*, I, p. 345-348.

suppliciés avant les autres. Quatre ont des noms parthes ou perses: Šāpūr, Hāḍar-Šāpūr, Sanatrūq et Hormizd. Les deux derniers sont appelés l'un Maqyim, l'autre Halpīd; ces noms appartiendraient-ils à l'onomastique gèle (7)?

De même pour les femmes. La première a un nom grec, Phoebé, et la seconde un nom indigène (?) Halamdur. Cette dernière était accompagnée de ses enfants.

Ce mélange de noms nous fait soupçonner que le Christianisme gèle était aussi pluraliste que celui que nous rencontrerons au Gurgān. On devine, à côté des éléments locaux convertis du paganisme, des Araméens chrétiens qui ont probablement suivi les routes du commerce et se sont fixés sur place, et enfin des « Grecs », probablement fils de déportés des campagnes victorieuses des premiers Sassanides, notamment de Sapor 1^{er} en 260. Ce caractère pluraliste: Grecs, Araméens, indigènes (ces derniers, semble-t-il en minorité), sera une constante du Christianisme iranien.

Alors que, plus au sud, nous avons déjà signalé l'évêché de Rayy en 410, on voit que le Christianisme s'est également étendu vers l'est dès la même époque. Parmi les peuples sur lesquels Théodoret de Cyr (8), au début du V^e siècle, note l'influence du Christianisme, on relève les *Tibarenoi*, peut-être les habitants du Ṭabaristān (9). Ceux-ci, selon une coutume qui se retrouvera au Hakkari, dans le sud de la Turquie actuelle, précipitaient leurs vieillards du haut des rochers pour les aider à mourir. Un des bienfaits du Christianisme fut de mettre fin à cette pratique.

Et nous arrivons ainsi au premier évêque connu (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en eut pas avant lui) d'Amol, capitale du Ṭabaristān (10) et du Gīlān, SŪRĪN, qui participe au synode du catholicos Joseph en 554 (11).

(7) Ils ne figurent pas, non plus que le nom mentionné peu après, dans l'*Iranische Namenbuch* de F. JUSTI, ni non plus le nom de la seconde femme, quelquefois écrit Halamdur ou Halmādūr.

(8) *Graecorum affectationum curatio*, IX; *De legibus*, P.G., LXXXIII, col. 1046-1047.

(9) A moins qu'il ne s'agisse des habitants de Tūs, de laquelle une partie, dit al-Balāḍuri (cité dans YĀQŪT, BARBIER, p. 198), s'appelait aussi Ṭaberān.

(10) BARBIER DE MEYNARD, *Dictionnaire géographique de la Perse*, traduction de YĀQŪT, p. 380 et 5-7.

(11) *Synodicon orientale*, p. 366, n° 35.

La présence d'un évêque ne doit pas cependant nous faire imaginer que tout le « diocèse » était devenu chrétien. Loin de là, et pour longtemps encore. Nous le retrouverons encore à peu près entièrement païen vers 800.

LES « GRECS », DÉPORTÉS ET MARCHANDS: GURGĀN ET ABASKŪN.

Une autre chrétienté apparaît au début du V^e siècle dans la province frontalière du Gurgān (12). Son premier évêque, en 424, porte un nom grec, DOMITIEN, et le titre de l'évêché est donné en clair: la Déportation de Gurgān (13). Deux de ses trois successeurs connus jusqu'à la fin du VI^e siècle, ABRAHAM (497) et ZE'ŌRA (576), portent des noms syriaques; le troisième, PIERRE (14), vers 540, a un nom passe-partout. Ces derniers évêques portent le seul titre du Gurgān; on ne précise pas où était leur siège.

Ici aussi des gens du pays adoptèrent la religion des déportés; dès cette première moitié du V^e siècle, Théodoret (15) souligne les effets civilisateurs du Christianisme sur les Hyrcaniens et les Caspiens qui, avant leur conversion, abandonnaient aux chiens les cadavres humains.

L'évêché de Gurgān, maintenant nestorien, continuera à exister probablement jusqu'à la destruction de la ville par les Mongols. On le retrouve vers 900, dans la *Table* d'Élie de Damas, comme le seul diocèse suffragant de Rayy.

Mais à côté de ce diocèse syrien oriental apparaît, dès le deuxième quart du VII^e siècle, un diocèse syrien occidental appelé également de Gurgān. L'origine de ce diocèse est aussi due à des chrétiens de l'empire byzantin, mais cette fois venus de leur plein gré, des marchands.

(12) *E.I.*², II (1965), p. 1168, par R. HARTMANN, revu par J. A. BOYLE. La ville actuelle de Gurgān correspond en fait à l'ancienne Astarābād, q.v. *E.I.*², I (1960), p. 741-742, par R. N. FRYE. Le site de l'ancienne Gurgān (BARBIER, p. 32 et 295-296), construite lors de la conquête musulmane, en 716/7, se trouve dans l'angle formé par le confluent du Gurgān et du Ĥurmā-Rūd.

(13) Cp. *Médie chrétienne*, p. 382-383.

(14) Excommunié par Mār Ābā pour actions honteuses, adultère et libertinage, il prendra la religion des Mages et s'opposera au catholicos lors de son séjour forcé en Adherbaïdjan. *Chronique de Seert*, II, p. 67 et *Vie de Mār Ābā* (dans Yahwālāhā, 2^e éd. BEDJAN), p. 249.

(15) *P.G.* LXXXIII, cit. col. 1046-1047.

La *Chronique de Seert* (16) nous apprend que 900 marchands « jacobites », dont certains étaient en fait arméniens, suivirent dans l'empire perse le transfuge Šahrîr qui accompagnait Heraclius dans sa campagne victorieuse de 627-628. Quand Šahrîr fut tué et que la situation en Perse fut troublée, voyant que la route de retour chez eux était coupée, les marchands s'avancèrent résolument vers l'intérieur de la Perse, suivant la route du Ḥorāsān. Parvenus au coin nord-est de l'empire ils se dispersèrent. Les Arméniens descendirent au Ségestan; certains des « Jacobites » continuèrent vers Hérat, dans l'Afghanistan actuel, d'autres revinrent vers la Caspienne et s'installèrent au Gurgān. « Après la disparition de l'empire des Perses, continue la *Chronique*, comme ils s'étaient multipliés par la génération, ils préférèrent rester là où ils étaient. Le patriarche d'Antioche Jean [III, 631-649] s'occupa d'eux et ordonna des évêques pour ces régions éloignées; c'est ainsi qu'ils eurent des sièges au Ḥorāsān. »

Aucun évêque du siège syrien occidental du Gurgān n'est connu jusque vers l'an 793. A cette date commença à régner à Antioche le patriarche Cyriaque. Le deuxième évêque qu'il ordonna, PHILOXÈNE, était destiné au Gurgān (17). Sous le patriarche Denys (818-845) sont sacrés successivement trois évêques (18) pour le même siège: BAR ḤADḤŠABBA (n° 60), JOSEPH (n° 66) et YAWNĀN (n° 98).

Faut-il penser (19) que le diocèse disparut dans la seconde moitié du IX^e siècle? Je ne le crois pas, car il reparait immédiatement, cette fois sous le titre de la ville qui fut son siège probablement dès le début, le port d'Abaskūn (20), centre commercial du Gurgān, où il était normal que des marchands se soient établis.

Le lieu, dont le nom est écrit dans le texte syriaque de la *Chronique* du patriarche Michel I^{er} tantôt Abadqavan, tantôt Abazqavan, est situé

(16) II, p. 225.

(17) M.S., III, p. 451 (n° XVII, 2).

(18) M.S., III, p. 455 (n° XVIII, 60, 66, 98); E. HONIGMANN, *Le couvent de Barsauma*, p. 126, n° 48.

(19) J. DAUVILLIER, *Orient syrien*, 1956, p. 81.

(20) Q.v. dans *E.I.*², II (1965), p. 4, par V. MINORSKY.

correctement (21) « en Ḥorāsān », plus vaguement ailleurs (22) « en Perse ».

Nous avons donc, succédant aux quatre évêques de Gurgān, mentionné précédemment, une série ininterrompue de prélats, ce qui porte à neuf le total des évêques connus du siège, de 793 à 935.

Les évêques d'Abaskūn en Gurgān sont:

- SÉVÈRE (XIX.18) sacré par Jean V (847-874);
- Īwānīs (XX.20) sacré par Ignace II (878-883);
- JACQUES (XXII.25a) sacré par Denys II (896-909);
- ANASTASE (XXII.34) sacré par le même;
- JOB (XXIV.5) sacré par Basile I^{er} (923-935).

On a vu plus haut que le diocèse syrien oriental voisin apparaissait pour la dernière fois vers 900. L'agitation continuelle et les querelles intestines de cette région laissèrent-elles longtemps en paix la minorité chrétienne? Si elle ne disparut pas avec l'établissement du royaume ziyāride-daylamite de Mardāwīğ b. Ziyār, en 928, elle ne survécut certainement pas à l'invasion mongole du début du XIII^e siècle qui ne laissa de la ville de Gurgān qu'un monceau de ruines.

LES MISSIONS DE TIMOTHÉE LE GRAND.

Le règne du patriarche Timothée I^{er} (780-823) fut marqué par une expansion missionnaire vigoureuse de l'Église syrienne orientale. Sous l'impulsion du fougueux patriarche, vague après vague d'évêques et de moines (quelquefois renâclant) furent lancés à l'assaut des frontières encore païennes du califat oriental. « N'ayant pour tout bagage qu'un bâton et une besace », les moines « passaient les mers jusqu'aux Indes et en Chine »; le Turkestan, la Mongolie, le Tibet entendirent l'appel de l'Évangile (23).

Les provinces sud-caspiennes devaient évidemment attirer l'attention

(21) N^o XXII, 34. J'ai déjà préféré cette option à d'autres avancées précédemment, dans *Diocèses syriens orientaux du Golfe, Mémorial Mgr Gabriel Khouri-Sarkis* (1969), p. 197-98.

(22) N^o XXIV, 5.

(23) Voir Mgr R. J. BIDAWID, *Les lettres du patriarche nestorien Timothée I^{er}*, par exemple p. 84-85.

du patriarche. En plus de l'érection de Rayy en métropole, Timothée crée encore une métropole du Gilān et Daylam, bientôt scindée en deux, puis une autre au Mūqān.

Disons un mot de chacun de ces districts :

— GILĀN.

Le Gilān, nous l'avons vu, avait déjà entendu parler du Christianisme. Il était, dès 554, rattaché au diocèse de l'évêque d'Amol. L'attaque de Timothée se porta plus vers l'ouest, avec pénétration dans la région montagnieuse dominant la côte du Gilān, le Daylam.

Entre 795 et 798, Timothée créa donc le premier métropolite de ces « pays de barbares qui étaient si éloignés de toute civilisation et de toutes bonnes œuvres, parce qu'aucun des prédicateurs de vérité n'avait pénétré dans leur région et parce qu'on n'avait pas annoncé parmi eux l'Évangile du Sauveur... Ils adoraient les arbres, les bois sculptés, les animaux, les poissons, les reptiles, les oiseaux ailés, etc., tout ceci en plus de l'adoration du feu et des astres » (24).

ŠŪḤĀLĪŠŌ' fut choisi comme premier métropolite. C'était un pieux ascète du couvent de B. 'Āwé, de race arabe mais également versé en syriaque et en persan. Tous les notables qui assistèrent à la cérémonie splendide de son sacre par Timothée, émus par le zèle apostolique du nouveau prélat, lui offrirent de substantielles sommes d'argent et tout ce dont il pouvait avoir besoin pour son voyage et son établissement. Son entrée au Gilān se fit en grande pompe, « car ils étaient barbares et avaient besoin de voir quelque chose de la grandeur de la gloire extérieure pour être inclinés à s'approcher avec amour vers le Christianisme » (25).

On voit ici que ces barbares qu'il fallait impressionner n'étaient pas seulement païens, mais aussi « Marcionites et Manichéens, de toute religion et de toute impureté » (26). La présence de Marcionites au Ḥorasān ne

(24) THOMAS DE MARGA, *The Book of Governors*, trad. E. A. WALLIS BUDGE, II, p. 467-468; quelquefois corrigé par la traduction arabe de A. ABOUNA, *Kitāb al-Ru'asā'*, p. 206-7.

(25) *Ibid.*, Bk. II, p. 480; *Ru'asā'*, p. 211.

(26) Bk. II, p. 481; *Ru'asā'*, p. 211.

nous étonne pas; Ibn al-Nadīm en mentionnera encore dans cette région une colonie très nombreuse au début du XI^e siècle (27).

On a peu de détails sur l'apostolat du nouveau métropolite. Grâce à sa prédication et à ses miracles il put convertir de nombreux villes et villages. Il bâtit des églises, ordonna des prêtres et des diacres, et laissa chez eux pour parfaire leur éducation religieuse certains des moines qui l'accompagnaient.

Après un séjour de « plusieurs années », il voulut revenir au couvent de ses Pères, ramenant avec lui comme cadeaux des tentures, des voiles et différentes sortes d'étoffe. Ces richesses attirèrent la convoitise de bandits de grand chemin qui assassinèrent le métropolite sur sa route de retour, on ne dit malheureusement pas où (28).

Après le « martyr » de Šūhālīšō', Timothée résolut de doubler l'effectif et de diviser la charge. Il choisit deux pieux moines de B. 'Āwé, deux frères selon le sang, originaires d'un village voisin du couvent (29), deux saints hommes loués par tous, l'un calligraphe et l'autre relieur, nommés Qardāg et Yāhwālāhā. Thomas de Marga nous dit qu'ils furent choisis, non seulement à cause de leurs qualités, mais aussi parce que Timothée « avait pressé d'accepter la charge tous ceux qui pouvaient le faire, mais aucun ne voulut prendre sur lui un tel labeur pour l'amour de Dieu » (30). Le patriarche avait donc été « obligé » de convoquer les deux frères, qui seraient métropolites l'un du Gīlān, l'autre du Daylam. Avec eux il convoqua quinze moines (31) parmi lesquels les métropolites choisiraient les évêques des pays « au-delà du Gīlān et du Daylam ». Timothée permettait même aux métropolites de consacrer à eux deux le premier évêque, malgré les canons de Nicée qui exigeaient trois évêques pour le

(27) *Les Marcionites dans les textes historiques de l'Eglise de Perse*, dans *Le Muséon*, LXXXIII (1970), p. 183-188.

(28) *Bk.* II, p. 485; *Ru'asā'*, p. 213.

(29) On voit qu'en ce temps comme maintenant il y avait des Kurdes dans la région. Les moines devaient donc parler leur langue qui est, comme on le sait, proche du persan.

(30) *Bk.* II, p. 488; *Ru'asā'*, p. 214.

(31) Dans une lettre inédite à Serge, métropolite d'Élam (n° XLVII, BIDAVID, p. 37), Timothée écrit qu'il avait d'abord envoyé dix moines.

sacre d'un autre (32); pour ce premier sacre le Livre des Évangiles placé sur le trône de droite remplacerait le troisième consécrateur.

Sept des quinze moines devinrent évêques. Leurs noms sont connus: Thomas, Zakka, Šem, Ephrem, Simon, Ananias et David (33), mais Thomas de Marga qui les mentionne ne sait pas très bien lui-même (bien qu'il soit à peu près leur contemporain) quels furent leurs sièges.

Thomas ne peut trop louer ces hommes qui « n'acceptèrent pas seulement des trônes établis et princiers, dans des villes florissantes et des pays civilisés, mais aussi dans des contrées qui étaient privées de toute connaissance des choses divines et de la sainte doctrine, et qui abondaient en sorcellerie, idolâtrie et toutes les pratiques corrompues et abominables, pour qu'ils puissent déraciner le mal et semer le bien, chasser les ténèbres de l'erreur et faire luire sur eux la lumière glorieuse de leur doctrine, et expulser les démons, maîtres de souillure » (34).

Qardāg, métropolite du Gīlān, s'enfonça beaucoup plus loin « dans ces pays au-delà de ceux où était son frère » (35) et ne revint jamais à B. 'Āwé. La maison mère entendit seulement parler de beaucoup de miracles et de prodiges accomplis par lui, par ses évêques et par ses moines. Mais justement il y en eut tellement, et les pays où ils les accomplirent était si loin que « nous n'avons pas été capable, dit Thomas, de distinguer clairement comment ils furent accomplis, dans quel village ou dans quelle ville, au bénéfice de qui furent faites les cures ou de qui les démons furent expulsés et les maladies guéries ».

Faute de pouvoir satisfaire notre curiosité (et la sienne propre, car Thomas de Marga était un véritable historien) l'auteur s'apitoie une dernière fois sur ces héros: « De plus, le pain de ces contrées est fait de riz, car on n'y trouve point les céréales bénies, le blé et l'orge, mais seulement du riz et des légumineuses, etc., au point qu'ils tombèrent malades quand, repassant par Rayy, ils goûtèrent à nouveau le pain de froment » (36).

(32) Étude canonique dans *Assyrie chrétienne*, II, p. 765-768.

(33) *Bk.* II, p. 491.

(34) *Bk.* II, p. 489.

(35) *Bk.* II, p. 491-492.

(36) *Bk.* II, p. 493-494; *Ru'asā'*, p. 217.

Après Qardāg aucun métropolite du Gilān n'est plus mentionné. Le nom du diocèse est absent des *Tables* d'Élie de Damas, a fortiori des listes d'Ibn al-Ṭayyib et de 'Awdīšō' de Nisibe; ce dernier nous prévient que quatre des métropoles créées par Timothée avaient disparu de son temps, vers 1310.

On se souviendra encore plus tard au Gilān que les Turkomans du district, « peuple guerrier, combattants très estimés dans la région, étaient, dit-on, d'origine chrétienne » (37).

— DAYLAM.

Le Daylam (38) aussi, arrière-pays montagneux du Gilān, avait déjà entendu parler de l'Évangile avant l'arrivée de Šūḥālīšō'. Le premier évangéliste (39) y vint d'une manière encore différente de ceux que nous avons rencontrés, déportés, marchands ou missionnaires. Cette fois un des nombreux raids des féroces habitants de la région (40) vers les montagnes du nord de l'Iraq actuel ramena en esclavage un moine appelé Jean, qui vivait au temps du patriarche Ḥnānīšō' I^{er} (685/6-699/700) et devait devenir célèbre sous le nom de Jean de Daylam (41).

Les sources classiques sont plutôt laconiques à son sujet: il fit des prodiges et des miracles et enseigna les païens barbares. Les légendes plus récentes ne pouvaient évidemment se contenter de cette maigre pitance. Les détails y sont multipliés, hélas toujours vagues: dans une ville anonyme où il reste trois ans il convertit 7.000 hommes « sans compter les femmes et les enfants »; dans un « autre pays », à « de nombreux jours de marche » du premier, où il reste encore trois ans, il baptise 25.000 adorateurs d'arbres;

(37) TOMÉ PIRES, *Suma oriental* (Hakluyt soc. 1944), I, p. 22.

(38) LE STRANGE, *Eastern Caliphate*, p. 172-174; *E.I.*², II (1965), p. 195-200, s.v. par V. MINORSKY.

(39) Je ne retiens évidemment pas la présence d'un évêque au B. Daylamāyē dès 225 comme le voudrait le pseudo-Mšīḥa Zhā, *Chronique d'Erbil, Sources syriaques*, I (Mossoul, 1907), p. 106, retenu par l'article s.v. du *D.H.G.E.* par A. VAN LANTSCHOOT.

(40) On en trouve un autre vers le nord-est de l'Iraq, soit Salāḥ et Ḥnayṭa, sous l'évêque Serge, vers 750, lequel met ses livres en sûreté au couvent de B. 'Āwé, *Bk.* II, p. 282.

(41) *Bk.* II, p. 221-227; *L.C.*, n° 117 et 105; MARI, lat. p. 57; détail des légendes récentes dans *P.O.C.*, 1960, p. 195-211.

dans un troisième lieu, à « 30 ou 40 » jours de distance du précédent, chez un « peuple de montagnes », il détourne 40.000 personnes de l'adoration du feu, etc...

Il passe trois fois à travers le feu, bâtit (au moins) deux églises, dont l'une près d'une source dont l'eau se change en sang tous les ans, le Vendredi Saint à trois heures du soir...

Malgré tout cela on semble repartir à zéro quand Šūḥālīšō' est nommé par Timothée, vers 795/798, premier métropolite du Gīlān et Daylam (42). On ne peut distinguer son action au Daylam de ses labeurs au Gīlān, où nous l'avons déjà suivi.

Nous avons dit également que le Daylam fut séparé du Gīlān après l'assassinat de Šūḥālīšō' et eut son métropolite propre, Yahwālāhā; quelques-uns des sept évêques et des huit moines qui l'accompagnèrent furent aussi désignés pour cette province. Tous moururent là-bas, dont Yahwālāhā qui eut cependant le temps de revenir deux fois à son couvent de B. 'Āwé et à qui les informateurs de Thomas de Marga doivent les détails que ce dernier a enregistré sur la mission (43).

Il ne semble pas que Šūḥālīšō' et Yahwālāhā aient eu des successeurs. Un Joseph, métropolite des diocèses du Daylam et du Gīlān (qui auraient donc été à nouveau réunis) figure dans les listes d'un manuscrit de 900 (44), mais la même énumération par Šlīwa (45) des métropolitains présents à la consécration de Jean V bar Marta remplace Joseph de Daylam et Gīlān par Joseph de Barda'a (Arménie). De plus les *Tables* contemporaines, d'Élie de Damas, ne parlent plus de notre métropole. Même silence de la part d'Ibn al-Ṭayyib (m. 1043) et évidemment de 'Awdīšō' de Nisibe. On sait qu'on ne peut tirer d'argument chronologique des listes vide-poche de Šlīwa (46) et de 'Amr (47).

Il ne faut pas retenir non plus le métropolite anonyme du Daylam

(42) Voir également *O.C.* II, col. 1293-1294.

(43) *Bk.* II, p. 447, 491, 494; *B.O.* III.I, p. 489.

(44) *B.N.*, syr. 354, fol. 147, catal. *NAU*, *R.O.C.* VI, 1911, p. 309-310.

(45) *Lat.* p. 48; *ar.* p. 83.

(46) *Ar.* p. 126, n° 20.

(47) *Ar.* p. 132, n° 17.

qui, vers 987, selon Le Quien (48), aurait subi ainsi que ses chrétiens des vexations dont Šaraf al-Dawla l'aurait délivré, sur intervention du secrétaire Nāṣer b. Ahrūn. Assémani (49), parlant du Daylam, n'avait rien signalé de tel. Le recours au texte de Māri (50) montre qu'il s'agit du métropolite de Gondisapor (51), du nom de Dīlam, qui rencontre à Ahwāz la troupe du prince (52).

Il semble donc que, même si peut-être des chrétiens isolés restèrent dans la région pendant un certain temps, le siège métropolitain du Daylam et du Gilān fut éphémère, ne survivant pas de beaucoup à son créateur, Timothée, lui-même mort en 823.

— MŪQĀN.

Le district du Mūqān, ou Mūḡān (53), fait partie de l'Adherbaidjan. Sur la carte moderne il est marqué par l'enclave soviétique au sud de l'Araxe, le long de la Caspienne. Aucun prédicateur de l'Évangile n'avait encore pénétré dans cette partie du monde (54), pays de barbares qui adoraient les animaux muets (55), quand Timothée, après avoir sacré Yah-wālāhā et Qardāḡ métropolitains du Gilān et du Daylam, voulut envoyer également un évêque au Mūqān.

Une fois de plus il eut recours à B. 'Āwé où il choisit le moine ELĪYA, aux vertus duquel Thomas de Marga consacre deux chapitres entiers (56). Cet ascète et mystique commença bien par poser une petite condition, que Timothée lui passa; il serait sacré dans son propre couvent. Puis il partit sans rechigner, accompagnant une caravane de marchands.

Était-ce par goût personnel, ou parce que la leçon de l'assassinat de Šūhālīšō' avait porté, toujours est-il que l'évêque Élie voyageait en plus simple appareil, marchant la plupart du temps un peu en arrière de la

(48) *O.C.* II, col. 1293-1294.

(49) *B.O.* III.II, p. 741.

(50) *Ar.* p. 105; *lat.* p. 93.

(51) *Elam chrétien*, p. 265.

(52) Un habitant du Daylam al-Nawba (?) se convertit à Bagdad sous le patriarche 'Awdīšō' (963-986), *MARI*, *ar.* p. 103; *lat.* p. 92.

(53) *BARBIER*, p. 548; *LE STRANGE*, p. 175-176; *Bk.* II, p. 448 n.

(54) *Bk.* II, p. 468.

(55) *Ibid.*, p. 504-520.

(56) *Ibid.*, p. 495-504.

caravane pour pouvoir chanter ses psaumes en paix. Au lieu de la croix (de bois ou de bronze) que les moines portaient habituellement pendue à leur cou, il portait un livre miniature des Évangiles. Sa croix de bronze pouvait s'emmancher au bout de son bâton de marche, qu'il fixait devant lui dans le sol chaque fois qu'il priait à l'étape.

A part l'accident d'une mule qui se démit un sabot dans un passage difficile, ce qui donna à Élie l'occasion de faire un miracle, le voyage se passa sans encombre. Arrivé à la ville des païens, l'évêque constata qu'il ne s'y trouvait même pas de Musulmans ni de Juifs. Sa croix en main il prêchait par la ville pendant tout le jour; le soir il sortait hors des murs pour passer la nuit en prière, malgré le danger des meutes de loups qui terrorisaient la campagne. Les gens de la ville admirèrent fort sa bravoure et s'étonnèrent que rien de désagréable ne lui arrivât, mais restèrent sourds à ses appels à la conversion. Heureusement, la peste se déclara dans la ville, et le saint évêque put guérir tous les malades. Avant de se laisser convaincre, les habitants voulurent encore qu'il mesure sa puissance à celle de leur dieu, Yazd, qui habitait dans un chêne majestueux appelé « le roi de la forêt ». En trois coups de hache le vieil évêque, dont on nous a décrit plus haut la faiblesse (car il ne se nourrissait que de croûtes de pain un peu amolies dans l'huile) abattit le géant. Il coupa de même tous les rejetons qui entouraient l'arbre et qu'on appelait « les enfants de Yazd ». Le peuple lui-même termina le travail en mettant le feu à l'idole tombée. Dès lors les baptêmes commencèrent, on érigea une église, l'évêque ordonna des prêtres et des diacres et continua l'instruction de tous. Remarquons au passage qu'il écrivit pour eux psaumes et répons; on ne dit malheureusement pas en quelle langue.

Élie resta au Mūqān de nombreuses années. Puis il souhaita revoir son couvent d'origine avant de revenir mourir dans sa mission. Après une tournée de miracles autour du couvent, il mourut dans la région de B. 'Āwé, où son corps fut enterré.

On ne dit pas qu'Élie, premier évêque de Mūqān (57), ait eu un successeur. On ne sait ce que devinrent ses ouailles.

(57) *B.O.* III.I, p. 162; *O.C.* II, col. 1293-1294 lui donne le n° III des évêques du Daylam.

CONCLUSION.

Le Christianisme semble donc avoir fait plusieurs tentatives de pénétration dans les provinces sud-caspiennes. Grâce à quelques individus on le voit au Gīlān dès le II^e siècle; grâce à Milès et malgré la persécution du temps un évêché est établi à Rayy au IV^e siècle, suivi d'un autre au Tabaristān au V^e.

Plus solides sont les deux vagues « grecques » au Gurgān, captifs à l'intérieur dont le diocèse, attesté dès 424 et bientôt nestorien, se perpétuera jusqu'au X^e siècle, et marchands monophysites d'Abaskūn vers 640, dont le diocèse vivra également jusqu'au X^e siècle.

Les missions extérieures de Timothée, au Gīlān, au Daylam et au Mūqān, vers l'an 800, ne semblent avoir été ici qu'une grande flambée, bientôt retombée. On ne parle déjà plus de leurs métropoles ou de leurs évêchés en 900.

D'où vient l'extinction rapide du Christianisme dans ces régions? D'abord des conditions climatiques très dures et des dangers rencontrés par les missionnaires chez les peuplades de ces pays inhospitaliers. Malgré toute sa poigne, Timothée avait déjà du mal à recruter des « volontaires », même pour l'épiscopat. Il faut reconnaître que, tout entraînés qu'ils aient été aux jeûnes et aux privations, les moines syriens orientaux considéraient comme un droit de garder au moins la paix achetée si chèrement. Ils n'étaient plus prêts au IX^e siècle, comme ils l'avaient été au VI^e, à sacrifier leur bienheureuse solitude pour les dangers et surtout les ennuis des pérégrinations lointaines. Peut-être le premier signe de cet attachement à leur tranquillité se trouve-t-il dans le refus obstiné opposé par les mêmes moines de B. 'Āwé à leur bienfaiteur et maître le catholicos Īšō'yaw III (pourtant aussi autocrate que Timothée), quand il voulut ouvrir chez eux une école dans la seconde moitié du VII^e siècle.

A part des cas isolés, tel Élie de Mūqān (qui d'ailleurs garda toujours sa « cellule intérieure ») le moine du IX^e siècle n'était pas « tourné vers le monde ». Admirablement ascète, souvent mystique, quelquefois apostolique, il était rarement missionnaire. Sans le juger on constate qu'il fallait trop souvent un « trône princier », ou les fanfreluches d'un Šūḥālīšō', pour le sortir de sa solitude. Quand le puissant exciteur qu'était Timothée

mourut, ses successeurs (qui tous d'ailleurs ne régnèrent que quelques années) n'eurent ni son énergie entreprenante, ni son autorité pour continuer son entreprise. L'Église syrienne manqua donc l'occasion de s'implanter sérieusement en ces pays avant les cataclysmes des XIII^e et XIV^e siècles qui arrachèrent les Églises de presque tout le Pays des Perses, même les plus anciennes et les mieux établies.